

s'il lui était possible d'être à la fois lieutenant-gouverneur et premier-ministre, afin d'éviter les vicissitudes qui peuvent résulter d'un coup d'état.

La réponse de Bourinot n'a pas été encourageante. Depuis ce temps la noble et grave figure de notre premier-ministre s'est encore allongée.

Il voyait déjà la postérité dire de lui : Quel grand homme ! S'il n'eût jamais le vulgaire talent de se faire élire à n'importe quoi par le vulgaire vote populaire, en revanche, il fut à la fois sénateur, premier-ministre, lieutenant-gouverneur, juge de paix, marguillier, et... par dessus le marché... conseiller législatif.

Et dans la multiplicité de cette glorieuse carrière, il resta... honnête homme.

Il l'a toujours proclamé lui-même bien haut !

Malheureusement ce beau rêve ne se réalisera qu'à moitié. Notre premier-ministre n'ira pas à Spencer-Wood, mais il continuera de cumuler, surtout comme grand homme et comme Gros-Jean.

NIHIL.

## LE PÈRE GAFFRE

*Monsieur le Directeur du CANADA-REVUE.*

J'ai toujours compris que votre journal avait été fondé dans le but de faire connaître au public la vérité, nue, vraie, réelle en toutes choses ; vérité que les autres journaux, à cause de leurs attaches politiques, avaient intérêt à cacher sous le boisseau.

Quand vous avez arraché violemment le manteau qui couvrait certains scandales religieux, et que vous les avez bravement mis à nu, sous les yeux d'un public ébahi et pas du tout habitué à voir, ni à lire la vérité, ce public ne vous a pas reproché de battre la grosse caisse, mais il vous a approuvé et il vous a encouragé à continuer dans cette bonne voie, en s'abonnant à votre journal et en doublant, triplant et quadruplant même le nombre de vos abonnés.

Vous avez toujours, depuis ce temps, noblement répondu à l'attente du public, et vous avez flagellé, comme ils méritaient de l'être, tous ceux qui se sont crus, par leur profession ou position civile, autorisés à tout dire et à tout faire, sans avoir de compte à rendre à personne.

Vous aviez déjà redressé bien des torts et fait disparaître beaucoup d'abus, mais voici que vous venez, je crains, de tomber dans la même faute que vos confrères commettent tous les jours. Depuis plus de trois semaines les journaux conservateurs quotidiens nous entretiennent de l'affaire Gaffre, nous donnent les versions des différentes personnes en cause, y mêlent de tout petits commentaires, tandis que votre journal, sur qui tout le public a les yeux tournés pour voir l'exacte vérité, s'est entièrement abstenu d'en

parler jusqu'à ce qu'il ait publié une entrevue avec notre bon ami Fréchette qui a passé aux yeux de trop de gens pour une apologie du Père Gaffre.

Certes, je ne blâme pas Fréchette de défendre un ami. Je connais son bon cœur, et il ne serait pas poète comme je me plais à le reconnaître s'il n'avait pas un cœur d'or — mais, périsse la patrie plutôt qu'un principe ; de même, périsse le CANADA-REVUE plutôt que son principe fondamental !

Votre article sur le père Gaffre a déplu à un certain nombre de vos lecteurs, et voici pourquoi :

Prenez la version du révérend Père, telle qu'il l'a donnée lui-même aux journaux, et dites-moi s'il est possible d'approuver sa conduite et, surtout, ses paroles.

D'abord, est-ce bien sage d'aller en plein greffe d'un palais de justice commettre un pareil esclandre ? Est-ce de cette manière que l'on revendique son honneur, surtout quand on est revêtu d'une soutane blanche ? Nous avons plus de respect que cela, nous, Canadiens-français, pour la soutane, surtout la blanche, qui ne fait encore que nous apparaître.

Pourquoi aller troubler la paix publique dans le sanctuaire même de la justice, où l'on ne parle qu'à voix basse et où l'on doit se découvrir en entrant ? Le révérend père ne permettrait pas une pareille incongruité à aucun laïque dans aucune sacristie ; que ne respecte-t-il nos sacristies judiciaires ou laïques comme nous respectons les siennes ? Ah ! voici ! c'est qu'il est atteint de la maladie ecclésiastique, qui consiste dans une outrecuidance qui ne connaît aucun respect pour les choses civiles ; et nous verrons par la suite qu'il souffre atrocement de cette maladie.

Je n'ai pas l'honneur de connaître le révérend père Gaffre ; je sais qu'il a fait de magnifiques sermons à Notre-Dame pendant le dernier carême ; je ne m'étais jamais enquis de son âge, et j'avais une très haute opinion de lui, sous tous les rapports ; pourtant, ces racontars, qui ont été la cause de cette frasque, étaient arrivés plus d'une fois à mon oreille, enjolivés même de force détails, et je n'y avais pas attaché la moindre croyance. J'aurais eu l'honneur de lui être présenté que je n'aurais jamais songé à ces blagues ; mais est-il possible maintenant d'avoir ce même respect sacré pour cet homme ?

Sa conduite a été d'une légèreté impardonnable.

Est-ce que l'on crie sur les toits les accusations, fausses ou non, qu'il plaît à certaines langues de faire pleuvoir sur nous ? Est-ce que l'on s'expose à voir ces accusations tomber avec fracas dans la presse ? Le révérend père Gaffre aurait dû comprendre qu'en allant en plein greffe de la cour apostropher un employé, comme il l'a fait, il commettait une incongruité. On pardonne ces choses-là à un étudiant, mais non pas à un savant prédicateur qui a fait courir tout Montréal sous les voûtes de Notre-Dame. Evidemment ces messieurs qui nous viennent de l'étranger ne sont pas au courant de nos mœurs, et, s'il nous était permis de leur donner un avis, nous leur conseillerions fort d'étudier les usages et coutumes des habitants de la province de Québec avant de s'y lancer tête baissée comme ils semblent le faire.